Saïd Edward W.,
Réflexions sur l'exil et autres essais.

Paris, Actes Sud, 2008, 768 p., index.
ISBN : 978-2742771400.

La découverte de l'œuvre du grand intellectuel palestinien Edward Saïd, inaugurée en français par la traduction de *L'Orientalisme* en 1980 (deux ans après sa publication en anglais) et prolongée par de nombreux autres titres, se poursuit aujourd'hui avec la parution de ce recueil d'articles publiés sur une période très large. Spécialiste de littérature comparée, Edward Saïd, décédé en 2003, aurait pu se maintenir strictement au sein de son domaine de spécialité, n'était son histoire personnelle qui le conduisit à construire de pair une identité qu'il définit lui-même comme à la fois arabe et américaine. Le premier intérêt d'un volume qui embrasse plus de trois décennies d'écriture (1967 pour les textes les plus anciens et 1998 pour le plus récent) est de permettre au lecteur de percevoir l'évolution de cette pensée, une des plus impressionnantes du XXe siècle. Il observera ainsi, au fil des contributions, comment l'érudit formé « à l'ancienne » devint, presque malgré lui, un polémiste engagé – et parfois enragé ! –, appuyant de plus en plus sa pensée sur les ressources de sa mémoire personnelle.

De manière fascinante pour celui que cette région intéresse, le monde arabe est sans cesse présent dans ces observations, souvent de manière directe, par le choix de tel ou tel sujet, ou bien sous le poids d'une actualité qui ne cesse d'aiguiser la pensée de l'auteur, mais plus souvent encore sous une forme indirecte, voire allusive. Même lorsqu'il parle d'esthétique ou d'herméneutique, Edward Saïd reste ainsi habité, quelque part en lui, par son expérience première et fondatrice, celle de sa naissance dans une famille palestinienne (de confession protestante) et de son enfance en Égypte, marquée par la *nakba* de 1948 qui, nous dit-il au détour d'une phrase, n'épargna pas un seul de ses proches. Il est, de ce point de vue, cet *exilé*, à jamais marqué par une perte irréparable (et plus encore pour un Palestinien que pour n'importe quel autre « exilé ordinaire »), mais également riche de cette position qui permet « d'affûter le regard sur le monde ». Saisi, sans doute mieux que d'autres, par ce que l'exil fournit de *contrepoint* – un autre thème cher à Edward Saïd, passionné de musique classique et par ailleurs ami de Daniel Barenboïm avec qui il patronna le Western-Eastern Divan Orchestra –, l'intellectuel sait que « c'est ce dont on se souvient et la manière dont on s'en souvient qui déterminent le regard porté sur le futur [*sic* !] ». (Profitons de cette citation, où le mot « avenir » aurait été plus conforme à l'usage de la langue, pour signaler tout de suite combien la traduction française n'aide pas à la compréhension du texte, au point d'inciter le lecteur à se tourner vers le texte d'origine pour comprendre la formulation française, un comble !)

Dans l'épais volume, sélection d'interventions de l'auteur à l'occasion de préfaces, de colloques ou d'articles pour des revues, ce qui relève à proprement parler du monde arabe ne se laisse pas déterminer si facilement. Comme on vient de l'écrire, cette pensée agile aborde un nombre considérable de thèmes, pour certains apparemment à mille lieues des questions arabes, sauf que l'auteur, de par son destin à jamais façonné par cette sorte de « marque de naissance » donnée par l'histoire, est capable de revenir aux problématiques propres à cette région, au détour d'une remarque, à l'occasion d'une comparaison ou d'un exemple. De plus, l'écho reçu par *L'Orientalisme*, y compris à travers les critiques soulevées par les thèses défendues dans cet essai, a rapidement fait d'Edward Saïd – par ailleurs parfaitement intégré dans cette « ultime utopie » qu'est l'université américaine, comme il est le premier à le reconnaître – une sorte de porte-parole des intellectuels appartenant à l'autre côté de la frontière. Dès lors, le spécialiste de littérature ne pouvait qu'être amené à modifier son regard et ses analyses pour traiter non plus seulement du monde arabe mais du monde musulman et plus largement encore des pays dits « du tiers-monde », en restant dans le cadre de sa propre spécialité (lorsqu'il analyse la production littéraire d'un écrivain tel que V. S. Naipaul par exemple, auquel deux contributions, par moments féroces, sont consacrées), ou sur des terrains connexes, qui relèvent encore plus de l'histoire (T. E. Lawrence, dit « Lawrence d'Arabie »), ou de la vie publique, une contribution de circonstance en Afrique du Sud sur le thème de « l'identité, de l'autorité et de la liberté » ouvrant ainsi à une analyse sans concession des faillites des universités dans le monde arabe. Enfin, de par son engagement politique au Conseil national palestinien, au sein duquel il tint rapidement des positions particulièrement critiques à l'égard des accords d'Oslo notamment, Edward Saïd s'est trouvé amené, singulièrement dans les dernières années de sa vie, à défendre de l'intérieur des USA une position vis-à-vis de la question palestinienne et plus largement une réflexion par rapport à la stratégie étasunienne, autant de combats politiques dont témoigne l'article final, attaque en règle contre les présupposés intellectuels et idéologiques des thèses de Samuel Huntington sur le « choc des civilisations », formule « inventée », comme le rappelle l'auteur, par l'orientaliste Bernard Lewis sévèrement maltraité en plus d'un passage du livre. (Un index fort utile, des noms propres mais aussi des notions, permet au

BCAI 24 (2008) Saïd Edward W.: Réflexions sur l'exil et autres essais., recensé par Yves Gonzalez-Quijano
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

lecteur de retrouver facilement tel ou tel terme et redonne ainsi davantage de « corps » à un volume par ailleurs éclaté en de nombreuses contributions.)

En fin de compte, sur les 46 articles que contiennent ces *Réflexions sur l'exil...*, on s'aperçoit que huit d'entre eux sont entièrement dédiés au monde arabe, quand dix autres en traitent de manière très substantielle. Au total, un peu moins de la totalité du volume, sans doute, mais c'est sans compter, comme on l'a vu, sur les innombrables incidentes qui viennent éclairer tel ou tel aspect. À dire vrai, la qualité et, souvent, la nouveauté des réflexions proposées par le critique américano-palestinien lorsqu'il se consacre, comme en passant, aux questions qui agitent le monde arabe sont telles que peu importe la quantité ! La lecture d'Edward Saïd est si souvent lumineuse, quelle que soit la question qu'il traite, qu'il est à peine besoin de dire l'importance de ce volume pour les héritiers actuels de « l'orientalisme » !

Deux contributions, consacrées à la fiction arabe contemporaine, illustrent cette dernière affirmation, même lorsque l'on connaît la réputation d'Edward Saïd dans le domaine de la littérature anglo-saxonne. « Après Mahfouz », la plus récente puisqu'elle a été publiée en 1988, a l'avantage de montrer combien son auteur se montrait attentif aux développements de la culture arabe contemporaine, qu'il présente aux lecteurs de la prestigieuse *London Review of Books* en replaçant les quelques traductions disponibles dans le contexte du champ littéraire arabe. Mais c'est surtout la première, intitulée (de façon peu élégante en français) « La prose et la fiction en prose arabes après 1948 » et publiée pour la première fois en 1974, qui ne peut manquer d'impressionner. En une vingtaine de pages, Edward Saïd propose une série d'intuitions d'une surprenante audace quant à la création littéraire arabe. Fidèle à sa lecture du filtre orientaliste et de ses méfaits, ou tout au moins de ses lacunes, il n'en montre pas moins aucune complaisance vis-à-vis des hommes de lettres arabes dont il suggère d'apprécier l'œuvre à la lumière de la grande débâcle de 1948 (puis de celle de 1967) sous l'angle de la *scène*, comme « espace contesté », façon de « *fabriquer* le présent de manière à, une fois encore, *fabriquer* un lien le connectant à l'authenticité passée et à la possibilité future » (p. 94). Illustrée par une lecture précise de l'*incipit* de *Des hommes dans le soleil* de Ghassan Kanafani (traduit en français par le regretté Michel Seurat), ces quelques pages soulèvent sans doute plus de questions qu'elles n'offrent de réponses. Elles procurent toutefois l'intense bonheur de susciter chez le lecteur des questionnements qui lui permettent à coup sûr de sortir des chemins battus de la critique.

Plusieurs essais abordent la vie culturelle arabe, ou plus exactement égypto-arabe, car ils participent tous d'une même expérience, celle de l'enfance égyptienne, sur laquelle l'homme mûr revient avec une nostalgie qui n'empêche pas la vigueur et la profondeur de l'analyse. Dans cette série se détache sans nul doute « Hommage à une danseuse orientale », brillante élégie écrite en l'honneur de Tahia Carioca, grande figue de la danse orientale à l'âge d'or du cinéma arabe (un art qui sert d'illustration à de nombreux articles et qui est le thème d'une rencontre étonnante avec Gillo Pontecorbo, l'auteur de *La Bataille d'Alger*). Mais il faut également mentionner une comparaison entre « Le Caire et Alexandrie », et plus encore ces « Souvenirs du Caire : enfance dans les contre-courants culturels de l'Égypte des années 1940 », tant ils apportent un éclairage important sur l'aspect formateur de ces années de jeunesse, y compris par rapport au « grand œuvre » de l'auteur, à savoir son étude sur l'orientalisme.

Étude qui n'est pas absente de ce volume, on s'en doute, puisqu'elle est le sujet de deux articles (en plus des contributions qui analysent la présence culturelle arabe aux USA, à partir des publications de la romancière égyptienne anglophone Ahdaf Soueif ou encore de l'inauguration de la section égyptienne du Metropolitan Museum de New York au début des années 1980). Publié en 1985, « Retour sur l'orientalisme » est une vigoureuse défense des thèses soutenues dans un livre qui subit, lors de sa parution, les foudres de l'*establishment* universitaire aux États-Unis. Dès cette époque, le lecteur perçoit chez Edward Saïd une certaine désillusion sur les pouvoirs de l'intelligence face aux intérêts politiques et économiques qui gouvernent le monde, perception qui ne modifie en rien sa propre conception de l'intellectuel et de son engagement dans le monde. « La politique du savoir », écrite en 1991, texte écrit alors qu'il a mis en chantier l'écriture de *Culture et impérialisme* (Fayard, 2000), a également comme point de départ la réception de *L'Orientalisme*, mais il élargit déjà la problématique à l'ensemble des cultures dominées au sein desquelles s'insère l'expérience arabe, elle-même sous le signe de la tragédie palestinienne.

Qu'elle soit abordée *à partir* de l'expérience personnelle, comme dans ces très belles « Réflexions sur l'exil » (1984) qui donnent leur titre à l'ouvrage, ou selon une perspective plus politique, à l'image d'un autre texte, « Nationalisme, droits de l'homme et interprétation », la question palestinienne est naturellement au cœur de la réflexion d'Edward Saïd, réflexion qui prend au fil des années une couleur de plus en plus sombre, quasi désespérée, à l'image d'un des derniers textes, publié en 1997. Sous le titre « Causes perdues », son auteur dresse un bilan terrible des accords d'Oslo qui représentent à ses yeux une « défaite, non seulement militaire et territoriale mais,

BCAI 24 (2008) Saïd Edward W.: Réflexions sur l'exil et autres essais., recensé par Yves Gonzalez-Quijano
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

et c'est plus important, morale » (p. 683), défaite à laquelle il est bien en peine d'opposer autre chose que « la vocation intellectuelle individuelle, qui n'est ni invalidée par un sentiment paralysé de défaite politique, ni motivée par un optimisme infondé et un espoir illusoire. La conscience de la possibilité de résistance ne peut résider que dans la volonté individuelle qui est fortifiée par la rigueur intellectuelle et une foi constante dans le besoin de recommencer, sans garanties, à part, comme dit Adorno, la certitude que même l'idée la plus isolée et la plus impuissante, si "elle a fait l'objet d'une réflexion cohérente, doit exister ailleurs, et habiter d'autres gens" » (p. 686).

Cette dernière citation le dit encore : les *Réflexions sur l'exil et autres essais* sont loin d'appartenir à l'orientalisme, parce que leurs sujets débordent très largement cette tradition académique et plus encore parce qu'Edward Saïd puise ses outils intellectuels à des sources trop peu souvent utilisées par les spécialistes d'un domaine qui, dans ses réalisations les moins satisfaisantes, prend des allures de ghetto. S'il est une leçon à tirer de l'enseignement de ce grand auteur originaire de Palestine, c'est précisément d'ouvrir et d'enrichir le monde arabe et les études qui le concernent aux courants de pensée les plus divers et, parfois, les moins immédiatement proches.

Yves Gonzalez-Quijano
Université Lyon 2

BCAI 24 (2008) Saïd Edward W.: Réflexions sur l'exil et autres essais., recensé par Yves Gonzalez-Quijano
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net